

A woman with long dark hair is shown in profile, looking upwards and to the left. She is wearing a light-colored, textured garment. A lit candle is positioned in the lower-left foreground, casting a warm, yellowish glow that illuminates her face and the fabric of her clothing. The background is dark, making the candle and the woman the central focus.

LE BERGER

Anne
Boquel

SEUIL

LE BERGER

DU MÊME AUTEUR
(en coécriture avec Étienne Kern)

Une histoire des haines d'écrivains. De Chateaubriand à Proust, Flammarion, 2009.

Une histoire des parents d'écrivains. De Balzac à Marguerite Duras, Flammarion, 2010.

Les Derniers des fidèles, Flammarion, 2013.

Les Plus Jolies Fautes de français de nos grands écrivains, Payot, 2015.

Le Crâne de mon ami. Les plus belles amitiés littéraires de Goethe à García Márquez, Payot, 2018.

ANNE BOQUEL

LE BERGER

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-145968-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Lucie ferma les yeux une seconde.

Brusquement, elle se sentit poussée à l'intérieur de la rame, sitôt les portes ouvertes.

– Les rêves, tu vois... dans les rêves, tu vois des gens que t'as jamais vus ailleurs, que t'as jamais rencontrés, tu vois... moi, ces gens, ce que je crois, c'est que c'est des gens qu'on verra dans une autre vie, après la mort...

– Après la mort ?

– Ouais, après la mort. Tu vois, la vie après la mort, c'est Dieu qui nous la garantit, mais il nous donne des indices, des sortes d'images... Comme les rêves, par exemple...

– Ouais...

Lucie détourna légèrement le regard. Les deux hommes, à quelques centimètres d'elle, parlaient sans souci d'être entendus. Tous deux étaient jeunes, pas plus de vingt ans, barbues, en tee-shirt et pantalon de survêtement, les mains dans les poches, le regard brillant. Impossible de savoir ce qu'ils faisaient ; c'était ça, l'ennui, avec ce genre d'uniforme passe-partout, on ne pouvait pas situer les gens, rien imaginer sur eux d'un peu tangible. Alors on se sentait seul, frôlé par des vies inconnues qui nous échappaient totalement et dont on ne saurait jamais rien.

Le plus grand des deux continuait de parler.

– Si tu pries suffisamment, p'têt que tu verras des choses ?

– Comme quoi, par exemple ?

– J'sais pas, moi... des choses... ça peut varier... en fonction du gars...

La tête penchée en arrière, appuyée à la vitre, Lucie écoutait sans entendre, à peine sortie de l'état d'hébétement qui, presque toujours, fondait sur elle à peine la porte de son bureau refermée. La fatigue lui faisait vivre le trajet du retour dans une sorte de demi-sommeil où tout lui apparaissait comme à travers un filtre. La demi-heure de RER qui lui permettait de relier Bessancourt à la gare du Nord filait à toute vitesse, puis venaient la secousse du changement, la course dans les couloirs et, de nouveau, l'assoupissement jusqu'à Place d'Italie.

Ces deux hommes, que disaient-ils ? Elle s'efforçait de comprendre, sans y parvenir. Le monde dont ils parlaient lui était inconnu. À la station suivante, aucun passager ne descendit. Les lumières de la rame s'éteignirent une minute ou deux. Autour de Lucie, personne n'avait bougé ; tous paraissaient plongés dans une léthargie profonde.

– Les morts, tu crois qu'y reviennent, comme ça, dans les rêves ?

Décidément, on n'en sortait pas. À deux mètres d'elle, sur la droite, quelque chose attira son attention. Une femme, non, une très jeune fille plutôt. Il y avait longtemps qu'à ce jeu de l'évaluation des âges elle se trompait. Elle-même avait gardé les habitudes un peu négligées de ses années d'étudiante et n'avait guère l'apparence de ce qu'elle était.

Cette fille, elle, devait savoir qui elle était, pensa Lucie.

Dix-sept ou dix-huit ans. Un corps comme elle aurait rêvé d'en avoir à cet âge, à la fois élancé et potelé, une chevelure opulente. Le nez un peu épais, peut-être. Elle regardait autour d'elle, à son aise, avec un petit air provocant qui n'avait l'air de gêner personne. Le barbu, à côté, ouvrait grand les yeux, sans cesser de parler. Lucie, un instant, crut voir un sourire de convoitise sur ses lèvres, mais son visage, décida-t-elle, n'exprimait que du mépris.

Qu'elle était bête d'être mal à l'aise !

Est-ce qu'elle n'en voyait pas tous les jours, de ces corps rayonnants, exposés, livrés en pâture aux regards ? Et elle aussi, comme le barbu, comme tous les autres, elle dévisageait la fille, poitrine offerte sous le body de dentelle noire, jambes arquées dans le jean moulant, déchiré aux genoux, des genoux adorables, blancs, ronds et lisses, sans aucun de ces empâtements disgracieux qu'elle découvrait chaque matin sur les siens, dans le miroir, et qui faisaient qu'elle s'interdisait les jupes.

La rame ralentit. Un freinage un peu trop brusque déséquilibra Lucie. Comme elle se rétablissait sur ses deux pieds en murmurant quelques mots d'excuses à ses voisins, elle aperçut dans la vitre son propre visage, semblable à tant d'autres.

Le RER repartait.

Il ne suffisait pas d'être belle, c'était ce que sa mère, Cécile, disait toujours. Quoi d'autre en plus ? Elle aurait bien voulu le savoir, mais la réponse lui échappait. Sûrement des qualités mystérieuses, impossibles à acquérir lorsqu'on n'était pas née sous la bonne étoile.

Gare du Nord, elle descendit. La moitié du trajet. Ses habitudes physiques, se dit-elle, déterminaient ses habitudes mentales. Comment sortir de l'ornière ? Elle était

tranquille, d'une certaine façon, persuadée que rien de nouveau ne pourrait se produire avant longtemps. Et au milieu de tous ces gens qui couraient comme elle vers leur refuge quotidien, elle se sentait perdue.

Le quai du métro. Elle perçut la présence sur le banc, derrière elle, d'une masse repliée sous des couvertures à la couleur indistincte. Un homme. Quand elle tourna la tête, elle le vit qui lui souriait d'un air tranquille. Il lui manquait des dents. Des bouts de carton dépassaient de sous ses pieds. Comme il faisait mine de se relever, elle s'écarta un peu, la gorge sèche. Puis elle eut honte d'elle-même. Elle regarda de nouveau. L'homme s'était recouché sur le flanc, avec un bruit de linge mouillé qu'on laisse tomber par terre.

Elle étouffait. Face à elle, une affiche vantait les mérites d'un site de rencontre, tandis qu'une autre détaillait l'offre d'une compagnie low cost. Partir ! Elle avait l'argent pour le faire. Pour trois ou quatre jours au moins. Des deux côtés du quai, la tache noire du tunnel prolongeait le souterrain.

Elle se pencha un peu, comme pour apercevoir le métro qui arrivait, bien qu'elle sût le geste inutile. Et elle demeura là, debout, vacillante, sans penser à rien.

Sur la table de la cuisine, le téléphone vibrait depuis quelques secondes. Lucie tendit le bras, avant de se raviser. À quoi bon ? Trois mois déjà que Louis voulait rompre. Elle aurait abrégé ses souffrances en lui rendant sa liberté, si seulement elle avait eu pitié de lui. Elle avait bien eu l'élégance de le faire avec d'autres par le passé. Qui l'en empêchait donc ?

D'un geste rageur, elle ouvrit le placard de la cuisine.

Elle était fatiguée de faire ce qu'on attendait d'elle. N'était-ce pas injuste, à la fin, de payer pour la faiblesse des autres, leurs lâchetés ou leurs compromissions ? Elle s'arrangeait toujours pour faire croire qu'elle était seule en tort. Un peu de bon sens psychologique suffisait. Savoir quoi dire au bon moment pour ne fâcher personne : elle maîtrisait cet art à la perfection. Et ses fiancés successifs l'avaient quittée satisfaits, vaguement désolés de laisser en plan une fille aussi conciliante. Dans quelques jours, elle serait seule.

Une bouffée odorante jaillit du placard. C'était là qu'elle conservait ses sachets d'infusion, un autre souvenir de ses années d'étudiante. Elle ouvrit la porte de droite, attrapa une tasse au hasard, sans regarder, avant d'ouvrir le robinet.

Une vraie mécanique. Elle ne pouvait plus se passer de la sensation du liquide chaud, presque brûlant, qu'elle avalait chaque soir pour oublier sa fatigue, avec l'espoir toujours déçu d'amoinrir en elle cette sensation de dégoût dont elle ne parvenait plus à se débarrasser.

Dans la chambre, elle ôta sa tenue de travail, pantalon noir et chemise sombre, pour enfiler un legging confortable et un vieux tee-shirt. Un uniforme remplaçait l'autre.

Vingt-neuf ans. Qu'elle était lasse !

C'était sa faute, sans doute. Pas assez joyeuse. Trop consciencieuse, préoccupée par des problèmes minuscules qui lui encombraient l'esprit sans raison. Depuis qu'elle était en âge de se poser la question, elle s'était demandé comment bien mener sa vie. Il ne s'agissait pas tant de la réussir, et selon les critères de sa famille elle n'y était d'ailleurs pas parvenue, que de pouvoir se regarder dans une glace chaque matin en se disant : me voilà telle que je suis – puis-je en être fière ?

Elle ne connaissait personne qui souffrît de cette façon-là, du moins personne qui l'avouât. Ce mal-être, elle était bien sûre, pourtant, de n'être pas seule à le ressentir. C'était dérisoire : de quoi pouvait-elle bien se plaindre ? Elle avait largement de quoi vivre, un travail plutôt intéressant, en tout cas bien plus que la moyenne, elle habitait un appartement biscornu mais conforme à ses goûts, et elle ne détestait personne, même pas ses parents. Rien n'allait vraiment mal.

Rien n'allait vraiment bien non plus. Les quelques amis – des connaissances, plutôt – qu'elle avait gardés de ses études étaient tous plus ou moins dans sa situation. Certains, sur le plan strictement professionnel, s'en étaient mieux sortis que d'autres. Mais l'instabilité sentimentale

et la solitude avaient force de loi. Elle tâchait de se rassurer ainsi, énumérant des noms, de pauvres anecdotes, des souvenirs de conversations désenchantées. Un instant, le souvenir de cette cousine qui venait d'accoucher de son deuxième enfant lui causa une émotion impossible à maîtriser. La violence rentrée qu'elle savait en elle s'épanchait toujours ainsi, en crises qui la laissaient sans force pour agir, incapable de secouer l'inertie qui la paralysait.

Depuis la chambre, allongée sur le lit, elle entendit le téléphone se remettre à vibrer sur la table de la cuisine.

Elle eut un sanglot. Les dernières étreintes de Louis, son corps contre le sien – elle y pensait plus qu'elle ne l'aurait cru. Elle soupirait déjà après une intimité qu'elle savait condamnée d'avance. Cette faiblesse de sa chair, c'était elle aussi, sa jeunesse dont elle ne faisait rien. Louis, comme les autres, voulait attendre, attendre et voir venir – pas d'engagement, tout juste quelques vacances ensemble, peut-être, mais on était si bien ainsi, pas vrai ? D'amour et d'eau fraîche, et pour le reste, on verrait – libres l'un et l'autre, c'était la meilleure manière de profiter de la vie tout en se respectant. La légèreté ! Mais elle en était si dépourvue ; elle devait souffrir, inévitablement.

Louis, au moins, était plus gentil que les précédents. Elle avait reconnu en lui une nature droite, très simple, sans complication ni profondeur. C'était ce qui l'avait séduite, cette franchise ; simplement, tous deux n'avaient pas la même vision des choses. Ses amies acceptaient sans rechigner leur situation en attendant le grand amour, le seul, l'unique, après vingt autres. Celui qui vous révélait à vous-même – qui vous révélait qu'il serait bientôt trop tard pour avoir un enfant, et qu'il devenait nécessaire de faire des concessions.

Elle rêvait d'autre chose.

À vingt ans, à la fin d'une soirée, elle avait cédé, une première fois, par désir de savoir, d'être comme les autres, avec une secrète réticence. L'humiliante série de renoncements à laquelle elle s'était pliée, la douleur atroce qu'elle avait ressentie trois mois plus tard, lorsqu'on l'avait quittée, rien ne s'était vraiment effacé de sa mémoire. Elle essayait d'en rire. Déboires de jeune fille naïve, restée trop longtemps idéaliste et confiante. Maintenant, elle était vaccinée, mais une part d'elle-même avait disparu. Celle qui restait manquait singulièrement d'entrain.

Elle se leva pour ouvrir la fenêtre de sa chambre. Elle éprouvait une sensation d'étouffement, depuis quelques minutes, qui ne voulait pas se laisser vaincre.

Le téléphone s'était tu. Personne ne rappellerait ce soir, ni ses parents ni Mariette. L'appétit ne venait pas. Il ne lui restait plus qu'à se coucher. Le miroir, dans la salle de bains, reflétait le même visage que tout à l'heure dans la rame de métro, en légèrement plus décomposé, peut-être. Elle avait rêvé d'une vie pleine et féconde, et maintenant elle se demandait à quoi la sienne pouvait bien servir. De la journée qu'elle venait de passer, elle n'avait rien à retenir. Tout coulait entre ses doigts, comme de l'eau ou du sable.

Quand elle rouvrit les yeux, elle regarda l'heure sur son téléphone : il était trois heures et demie. Au-dehors, le réverbère diffusait sa lueur sans mystère.

Elle eut un geste vague, comme pour conjurer un sort imaginaire. Elle savait bien ce qui l'avait réveillée.

Le petit chat en plastique, sur son socle vert, agitait en cadence sa patte articulée, derrière une pile de post-it agglomérés, juste sous l'écran du bureau. C'était une drôle de chose, assez laide, qui prenait de la place sur le plan de travail déjà très encombré. Il aurait fallu s'en débarrasser. Lucie s'y refusait. Mariette, qui le lui avait offert, aurait eu trop de peine.

Elle n'avait pas le culte des souvenirs. Un porte-clefs rapporté d'un voyage scolaire, quelques planches d'herbier fabriquées un été par son père, un petit chapelet offert par une tante, trois pommes de pin et deux cailloux ramassés elle ne savait où, qu'elle gardait par superstition, le tout dans une boîte fourrée au fond d'un placard qu'elle n'ouvrait jamais : c'était à peu près tout ce qu'elle possédait de sentimental.

Les œuvres du musée lui suffisaient. Il fallait veiller sur elles, et elle s'y prêtait de bonne grâce, ayant à cœur de remplir du mieux possible sa mission de conservatrice. Aucune ne lui appartenait, toutes étaient à tous, à ceux, du moins, qui voulaient bien prendre garde à leur beauté – et ils étaient fort peu nombreux ces derniers temps, malheureusement.

Dans ses rêves, autrefois, elle avait imaginé pour son lieu de travail une pièce accueillante, un peu vieillotte peut-être, mais chaleureuse, ornée de quelques objets choisis, dans laquelle elle se sentirait bien. Autour d'elle, presque rien ne correspondait à l'idée qu'elle s'en était faite, mais l'ensemble lui était si familier qu'elle goûtait là une forme de tranquillité un peu triste.

Sur la droite, la grande armoire de fer dans laquelle elle accrochait les clefs de la réserve, mal fermée, donnait le sentiment d'être proche de l'éclatement. Sous peu, elle répandrait son contenu. Le petit musée d'art religieux de Bessancourt, un ancien manoir du XVIII^e siècle coincé entre la forêt de Montmorency et l'autoroute A115 que ses propriétaires désargentés avaient revendu dans les années 1950, ne recevait que de maigres subventions. Lucie envoyait beaucoup son collègue conservateur du musée Daubigny, à Auvers-sur-Oise, qui bénéficiait chaque année de la fréquentation des passionnés de Van Gogh. Elle envisageait depuis quelque temps l'acquisition d'un nouveau meuble de stockage, mais il était déjà si difficile d'obtenir le strict nécessaire qu'elle remettait de loin en loin le moment de solliciter une rallonge.

Pour l'heure, elle devait faire face à des problèmes techniques plus urgents liés à l'installation de la prochaine exposition temporaire au sous-sol de la bâtisse ; deux pièces mal blanchies, humides, qu'il fallait éclairer de manière convaincante pour qu'elles ressemblent le plus possible à ces espaces qu'on trouvait partout désormais, où le public avait l'impression, en passant le seuil d'une porte, d'être immergé dans un nouvel univers. D'autres missions encore lui incombaient, comme la gestion de la communication du musée, ainsi que celle des collections – un peu plus de

cinq cents objets qu'elle avait appris à connaître en détail, et auxquels elle avait fini par s'attacher. La plupart d'entre eux provenait de l'église communale de Saint-Gervais-et-Saint-Protais ainsi que de l'ancienne abbaye royale de Maubuisson, à laquelle Bessancourt avait été rattaché pendant plusieurs siècles.

Différents cartons s'entassaient à ses pieds. Tous ou presque concernaient la succession Marty. Marcel Marty, l'un des plus importants industriels de la région, était mort en léguant au musée sa collection d'objets pieux, fruit d'années d'achats éclairés et patients. La succession représentait un volume comparable au tiers du fonds du musée actuel. C'était un don considérable. Lucie en avait bondi de joie.

Parmi les pièces les plus intéressantes se trouvaient quelques belles médailles, une croix d'abbatiale, un calice en argent du XVII^e siècle, dit « calice de Nièvres », et un tableau, *L'Évêque en extase*, un petit format signé Louis Janmot, un peintre lyonnais du XIX^e siècle, dont le musée possédait déjà deux toiles, issues d'un dépôt plus ancien. Réunis, les trois tableaux formeraient un ensemble tout à fait caractéristique de la manière du peintre. Ils pourraient même devenir l'attraction principale d'une des cinq salles d'exposition permanente, comme témoignage du renouveau de la piété dans les années 1860.

Une partie de la famille Marty, malheureusement, avait contesté le legs. Lucie, en sa qualité de conservatrice, s'était entretenue à plusieurs reprises avec Joséphine Marty, la fille aînée du défunt, qui soutenait le musée en s'opposant à ses trois frères cadets. Les choses se présentaient mal, malgré tous ses efforts. Le dossier traînait depuis des mois et le musée n'avait pas les moyens d'engager de nouveaux

avocats. Pour la énième fois, elle se surprit à supplier dans le vide pour qu'apparaisse comme par magie un mécène qui les tirerait d'affaire.

– Tu as cinq minutes ?

Lucie sursauta. Mariette Moulin, la cinquantaine souriante, boucles brunes et lunettes rouges en forme d'aile de papillon, venait de passer la tête par l'entrebâillement de la porte. C'était pour la réunion du lendemain, deux ou trois renseignements qui manquaient, par la faute d'Yves naturellement. Lucie sourit. Mariette n'aimait pas beaucoup Yves, le restaurateur de la Direction régionale des affaires culturelles auquel le musée avait le plus souvent recours – une menace, pensait-elle, qui risquait de diminuer l'affection que Lucie lui portait.

– J'arrive tout de suite.

Doucement, Lucie referma la porte avant de prendre une grande inspiration. Rapidement, elle composa le numéro qu'elle connaissait bien. Elle n'était pas sûre qu'il réponde ; trop souvent, Yves, par distraction ou par désinvolture, laissait traîner son téléphone au fond de son sac. Il mettait parfois plusieurs jours avant de la rappeler, ce qui l'irritait tout en l'attendrissant. Lui, au moins, n'était pas prisonnier du rythme dément qui réglait sa vie à elle.

Elle l'entendit décrocher avec soulagement.

– Lucie ?

Elle lui expliqua en deux mots de quoi il retournait. Il lui promit de lui envoyer dans la journée les documents manquants. Comme elle cherchait en vain un prétexte pour prolonger la conversation, il lui annonça qu'il viendrait dans quinze jours vérifier la mise en place de la statue du saint Sébastien dont il avait supervisé la restauration le mois dernier.

Deux minutes plus tard, elle rejoignait Mariette. Les deux femmes travaillaient ensemble depuis le départ à la retraite, un an plus tôt, de l'ancien responsable des relations avec le public. Lucie l'avait beaucoup regretté. Mariette n'était pas dépourvue d'efficacité, et son énergie contribuait à accélérer certaines procédures, mais son absence de jugement et ses sautes d'humeur la rendaient parfois difficile à suivre. Lucie avait souvent le sentiment pénible de devoir surveiller le travail de son assistante. Jamais elle n'aurait pu lui confier une tâche d'importance.

Mariette, de son côté, aimait Lucie à sa façon, sincère et passionnée, avec le manque de retenue dont elle avait fait la marque particulière de ses rapports avec autrui. Pour rien, une bagatelle, elle entrait dans des démonstrations de joie et de reconnaissance qui embarrassaient Lucie tout en l'amusant un peu. Lorsqu'elles avaient commencé à prendre quelques verres en dehors du bureau, Mariette s'était mise à la serrer dans ses bras. Les premières fois, Lucie n'avait pu se défendre d'un mouvement de recul. Les bras courts et ronds de Mariette serraient un peu trop fort, un peu trop fermement son corps à elle, grand, sec, anguleux, qu'elle croyait peu fait pour la tendresse.

La vie de son amie tenait en peu de mots : le couple instable de ses parents, le départ de son père, sa solitude, sa mère malade avec laquelle elle vivait et dont elle tentait tant bien que mal de s'occuper en attendant de pouvoir la placer quelque part. Lucie s'était confiée à son tour : les parents universitaires, l'enfance plate et banale, l'enthousiasme passager pour les études d'histoire, la thèse sur l'héritage de l'art byzantin dans l'art roman, le petit musée d'art religieux, les espoirs entretenus, évanouis, encore rougeoyants sous la cendre.

Plus tard, quand elles étaient rentrées dans les détails, Lucie avait fini par livrer des choses plus intimes, la froideur enjouée de sa mère, dont elle avait le sentiment qu'elle avait toujours voulu diriger sa vie, cette distance maintenue avec son père, cet homme léger, charmant, qui ne l'avait jamais vraiment regardée, les souffrances vagues de sa jeunesse, la solitude, les incertitudes quant à l'avenir, la pente douce sur laquelle elle se sentait glisser. Elle évitait pourtant de s'étendre. Elle savait bien, sa mère le lui avait toujours dit, qu'elle avait tendance à s'attacher trop facilement aux gens, au mépris de la méfiance la plus élémentaire. Son manque de lucidité lui faisait peur. D'une certaine manière, elle se décevait sur ce plan aussi, comme sur tous les autres. Mais, depuis ces confidences, elle était sûre de toujours trouver en Mariette une oreille attentive.

Ces derniers temps, à la vérité, son amie l'avait beaucoup ennuyée. Elle lui demandait sans cesse d'assister aux cérémonies organisées par un groupe de prière évangélique qu'elle avait découvert récemment, grâce à sa professeure de yoga, une certaine Marilynne, une femme vraiment formidable. La façon dont Mariette parlait d'elle mettait Lucie mal à l'aise ; vu comme elle était facile à impressionner, il y avait là, sans doute, de la manipulation.

Décidément, Mariette l'agaçait. Elle combattait cet agacement par une grande pitié qui n'était pas sans charme, et dont elle se blâmait comme d'une faute. Mariette méritait qu'on l'aimât autrement.

Cécile revenait avec les assiettes.

– Laisse, maman, je vais chercher la mienne.

Ils mangeaient en silence. Chaque fois, Lucie arrivait à Châtenay-Malabry dans de bonnes dispositions, prête aux efforts nécessaires pour alimenter la conversation, efforts qu'elle faisait sans peine pour de parfaits inconnus. Face à ses parents, toute sa bonne volonté s'évanouissait, écrasée sous le poids d'une force inconnue. Elle les aimait pourtant, et ils l'aimaient. Certaines choses allaient de soi. Simplement, ils n'étaient plus du même monde, s'ils l'avaient jamais été. C'était ainsi qu'elle expliquait leur commun malaise.

Elle rêvait peut-être. De malaise il n'était question que de son côté à elle. Machinalement, elle leva ses yeux vers le profil de sa mère qui mangeait tranquillement, à sa droite, avec des gestes précis et sûrs. Elle la retrouvait toujours pareille à elle-même, malgré le passage des ans. Elle avait changé physiquement, bien sûr. Mais elle sentait bien que, sous l'écorce, la femme restait la même, fière, tendue vers ses objectifs.

Cécile était belle, de cette beauté de statue à laquelle l'âge donne une patine sans la détruire. Les traits étaient

réguliers, la physionomie agréable, un peu rigide, avec les yeux très clairs, le menton dessiné et le front haut. Lucie ne lui ressemblait pas.

– De la sauce ? Le canard est un peu sec, non ?

Lucie répondit que tout était bien, quoique ce genre de plat fût peu compatible avec le néo-régime auquel elle s’astreignait depuis des années. Sa mère savait ce qui était bon pour elle. Elle l’avait toujours su. Lorsqu’elle parlait de ses études d’histoire, elle disait invariablement : « les études que j’ai réussi à lui faire faire... ».

Cécile regardait sa fille à la dérobée. Lucie savait bien ce qu’elle pensait. Sa mère devait mourir d’envie de commenter ses vêtements ou sa coupe de cheveux. Avec quel soin elle lui avait enseigné les vertus d’une apparence maîtrisée ! En pure perte, ou presque. Cette époque-là était si lointaine, celle où sa mère avait cherché à façonner sa vie. Mais elle ne lui appartenait plus, ni de près ni de loin.

– Je te ressers à boire ?

Complaisante, Lucie tendit son verre à Alain d’un air absent. Elle acceptait sans rechigner la sollicitude paternelle. Il était dans son rôle, comme elle était dans le sien.

– C’est délicieux.

Elle avait parlé sans conviction. Elle voulut poursuivre, mais elle regarda sa mère et se tut.

Ses parents aimaient recevoir. C’était leur façon à eux de ne pas se résigner à la vieillesse. Leur vie sociale était beaucoup plus développée que la sienne, alors qu’ils avaient pris leur retraite dix ans plus tôt. Tous deux maîtres de conférences en économie-gestion à l’université Paris-Saclay, ils avaient gardé beaucoup de liens avec d’anciens collègues, des étudiants devenus des amis. Chaque fois, avant de leur rendre visite, elle prenait bien garde de leur téléphoner

pour s'assurer qu'elle ne tomberait pas au milieu d'un raout quelconque, ce qu'elle détestait.

– Vous aurez quelqu'un bientôt ?

– Non, pas dans l'immédiat. Nous allons peut-être en profiter pour passer quelques jours dans le Sud, je ne sais pas trop. Ta mère voudrait assister à ce concert, là, à la fin du mois, alors il faut voir, avec les dates...

– Si vous partez maintenant, vous aurez beau temps, je crois.

– Si c'est un week-end, tu pourrais venir avec nous ?

Elle eut un geste vague. L'invitation était faite sincèrement, mais elle n'en éprouvait guère de reconnaissance. Pour sa mère, ces séjours étaient l'occasion de distiller toute une série de préceptes dont elle sentait trop bien quelle cible ils visaient : son manque d'enthousiasme, et surtout cette mélancolie insatisfaite dont elle ne parvenait pas à se défaire, même et surtout lorsqu'elle faisait l'effort de la dissimuler.

Cécile lui trouvait des excuses, bien sûr : la difficulté du concours de conservateur, le peu de places offertes, la concurrence déloyale, la nécessité de gagner sa vie et de commencer sa carrière par un poste subalterne pour pouvoir évoluer, tout expliquait facilement la situation actuelle de Lucie, dont elle n'avait pas à rougir, d'ailleurs. Les temps étaient si durs ! De tout cela, Lucie ne retenait finalement que les déceptions qu'elle causait.

Trop de travail : le moyen imparable de refuser ce séjour en toute innocence. C'était le prétexte devant lequel son père, sans protester, s'inclinait toujours. Cécile rechignait davantage, par convenance plus que par regret réel.

– Et cette affaire de succession ?

Lucie expliquait où en étaient les choses, les chances que le musée avait de récupérer le tableau de Janmot et le calice de Nièvres. Cécile écoutait, intéressée. Elle se récria contre l'égoïsme des héritiers. Lucie partageait son point de vue ; elle céda cependant à cette tendance qui la poussait systématiquement à contredire sa mère. Elle dit qu'elle comprenait le point de vue des héritiers : ils avaient beaucoup à gagner en s'adressant à une maison de vente aux enchères. Cécile eut un reniflement de dédain. L'argent ! Il n'y avait donc plus que cela qui comptait ! Alain acquiesçait, son verre à la main. C'était l'évolution inévitable des sociétés modernes, cette mercantilisation à tout-va, cette vénalité ! Lucie baissa la tête. Elle était d'accord, comme toujours, avec ses parents.

Pas un sentiment, pas une idée qui lui fût personnelle, c'était terrible, vraiment.

Elle restait pour eux une grande fille un peu trop sage, docile, que son manque d'imagination mettait à l'abri à tout jamais d'un coup de folie. À plusieurs reprises, pourtant, elle avait tenté de leur faire part de son insatisfaction. Elle leur avait même confié qu'elle songeait à se reconvertir. Ils l'avaient écoutée d'une oreille distraite, avant de lui conseiller de prendre du repos. Sans aucun doute elle en faisait trop ; elle avait besoin de se changer les idées, de rencontrer du monde, et son mal-être disparaîtrait de lui-même. Ils n'avaient peut-être pas tort, au fond. Elle s'était souvent dit que seule une résistance puérile à leurs injonctions l'empêchait de s'y conformer.

Deux ou trois fois, elle avait tenté de les mettre en pratique, sans succès. Un miracle, seul, pouvait faire d'elle autre chose que ce qu'elle était, timide, vulnérable et sans attraits.

L'endroit n'avait rien de particulier.

Lucie en ressentit une vague déception. Mariette, depuis qu'elles étaient entrées, semblait avoir oublié jusqu'à son existence. C'était à cause d'elle, pourtant, que Lucie était là. Il y avait des choses qu'il fallait vivre, et même sentir, si l'on voulait, une fois pour toutes, changer de vie. C'était ce que Mariette lui avait répété, ces quinze derniers jours, en réitérant son invitation.

Elle avait fini par céder.

Le centre spirituel était situé de l'autre côté de l'auto-route, dans la zone industrielle nord de Bessancourt. Un hangar en tôle, pareil à d'autres occupés par des entreprises ou des associations. Mariette lui avait dit qu'il s'agissait d'une ancienne grande surface, rachetée par la Fraternité quelques années plus tôt, en 2002. Emmaüs avait sa pancarte à proximité, ainsi qu'un épaviste et un marchand de meubles bon marché.

Au-delà de la zone s'étendaient des champs détremés, où affleuraient quelques flaques. Certaines atteignaient la dimension d'une mare. L'horizon était bouché par des haies irrégulières. Lucie, en sortant de la voiture, avait trouvé l'endroit sinistre.

Que faisait-elle ici ?

Ce que sa mère aurait pensé, en la voyant ! Elle sourit. Jamais le rationalisme triomphant de Cécile et d'Alain ne s'était démenti. Farouchement hostiles à toute forme de religiosité, ils avaient leur vie durant pratiqué un athéisme militant, tout en veillant à ce que leur fille reçoive une culture religieuse solide. Lucie avait donc appris, à côté des mythes grecs, à se familiariser avec les histoires de la Bible, et même, plus tard, avec celles des saints. Le hasard avait voulu que sa carrière la mène à travailler dans un musée d'art religieux, mais les choses de la foi ne l'avaient guère préoccupée jusqu'à présent, en tout cas, pas d'une façon personnelle. Il lui était difficile d'y voir plus qu'un substrat culturel.

Elle était encore enfant la dernière fois qu'elle avait franchi les portes d'une église, à l'occasion de la communion solennelle d'une petite cousine. Dans sa jeunesse, elle s'était tenue soigneusement à l'écart des quelques jeunes filles catholiques de son entourage scolaire. Fonder une famille nombreuse, ne pas avoir honte de sa foi, s'engager, faire partie d'une communauté soudée, accepter, surtout, de ne pas tout comprendre : elle les avait associées à des idées et des pratiques qui lui étaient demeurées étrangères. Certes, elle n'était plus la jeune fille qu'elle avait été. La vie, à bien des égards, la décevait. Se pouvait-il que d'autres aient vu ce qu'elle avait manqué ?

À force d'écouter Mariette lui vanter la Fraternité, elle avait senti sa curiosité s'éveiller. Un peu malgré elle, elle s'était mise à questionner son amie, discrètement au départ, puis de plus en plus ouvertement. Mariette dissimulait un monde intérieur dont Lucie ne soupçonnait pas le relief. Elle était visiblement plus légère, plus sereine aussi, depuis

qu'elle priait, expliquait-elle. Croire en Dieu donnait à sa vie la couleur d'une mission. Chaque fois que Mariette parlait de la Fraternité, Lucie était plus intéressée, plus inquiète de la décision qu'elle devait prendre. Elle se sentait redevable à son amie, au fond, d'avoir su percevoir la détresse derrière le masque, ce sentiment de n'être pas à sa place dans un monde étrange, dont Lucie avait fini, un jour d'abandon, par lui faire part. Elles se ressemblaient plus qu'elle ne l'aurait cru.

Les loisirs qu'on leur proposait, le sport, la fête, les voyages, toute une vision ludique du monde leur échappait. Pendant des années, elles s'étaient dit que c'était leur faute à elles, qu'elles ne savaient pas s'y prendre, pas bien lutter contre cette inertie qui les empêchait d'agir pour se distraire, voir du monde, bouger enfin, comme tout leur disait de le faire. Timides, peu enclines à l'exposition de leur vie privée, maladroitement au jeu de l'autodérision, elles n'étaient pas faites pour la modernité. Au musée, au contact des objets anciens, elles se trouvaient mieux que partout ailleurs, protégées des assauts du dehors et de la laideur du monde.

Ce que Mariette disait de la Fraternité n'avait rien de remarquable. Elle décrivait la chaleur de l'accueil, les embrassades, les mains dressées vers le ciel, un élan général, la grande lumière qui jaillissait en elle lorsque tous chantaient en chœur et qu'elle parvenait enfin à oublier ses soucis. En fermant les yeux, elle se sentait envahie par elle, transformée. Elle était bien incapable de décrire exactement l'atmosphère qui régnait là. Pourquoi éprouvait-elle un tel sentiment d'apaisement ? Les gens n'y étaient pas si différents de ceux qu'elle croisait tous les jours. Il fallait les voir, les rencontrer, vivre à leur contact pour comprendre.

Ils sauraient trouver, encore mieux qu'elle, les paroles pour amener son amie à emprunter un chemin de foi.

Elle parlait encore à Lucie des ateliers bien-être, centrés sur la pratique du yoga. Elle détestait le sport, avant, tout ce culte de la performance qui la faisait reculer d'instinct. Maintenant, grâce à Marilyne, son coach, elle avait l'impression de redécouvrir son corps et ses possibilités. À la Fraternité, on la prenait telle qu'elle était. Elle rêvait quelquefois : au travail, elle aurait l'aisance et la décontraction qu'elle avait en compagnie de ses petits frères – c'était ainsi que se nommaient entre eux les membres de la communauté. Cela viendrait sûrement, un jour, lorsqu'elle aurait pris suffisamment confiance en elle. Et Lucie, sans s'en rendre compte, avait commencé à acquiescer mécaniquement à ce que lui disait Mariette. Elle s'était habituée à l'entendre parler de la Fraternité comme de n'importe quel autre sujet ; ses réticences initiales avaient disparu.

Au bout de trois semaines, elle écoutait sans impatience les arguments de Mariette. Tenter quelque chose d'inédit : elle ne s'y décidait pas si souvent. Une hésitation supplémentaire l'aurait fait se mépriser elle-même. Un samedi, elle avait téléphoné à son amie pour lui dire qu'elle était prête à l'accompagner le lendemain pour assister à une séance de prières. L'instant d'après, prise de malaise, elle avait failli rappeler pour se décommander.

Deux femmes d'âge moyen, toutes deux vêtues de noir, tendaient aux arrivants des brochures. Mariette serrait la main d'une autre, un peu plus jeune, qui l'accueillait avec des démonstrations d'affection. Véronique, la cheffe de ma communion, dit-elle à Lucie, qui aperçut un visage dynamique et ingrat, encadré par des cheveux raides, teints en rouge et coupés au carré. Elle rendit le sourire qu'on lui adressait, puis elle entra.

Aux murs, des affiches avec des photos d'enfants, quelques slogans. L'un d'entre eux appelait aux dons en faveur de la Fraternité. Lucie s'étonna de ne voir aucun crucifix – elle avait cru, sans doute, retrouver quelque chose des objets du musée, mais rien ici n'y ressemblait.

Un instant plus tard, elle se sentit poussée par Mariette dans un grand espace vide, qui occupait à peu près la moitié du hangar. L'ensemble lui fit une impression de grande nudité. Une ombre froide tombait des plafonds, en même temps que des câbles électriques auxquels étaient suspendues, toutes alignées, des lampes grises. Une centaine de chaises en plastique, dont la plupart étaient vides encore, étaient disposées devant une estrade haute de quatre-vingts centimètres environ, qui courait sur toute la largeur de la

et j'ai vu les deux burettes en cristal, tu sais, celles avec le liséré argenté. Tu me les avais montrées, un jour, et je les ai reconnues tout de suite.

Elle eut un petit moment de surprise.

Non, elle n'avait rien dit. Elle n'en avait pas vu la nécessité. Elle s'était dit qu'il devait y avoir une bonne raison, que Lucie avait fait ça pour Thierry. Comment aurait-elle pu lui en vouloir ? Tant de choses lui échappaient, qu'elle ne comprenait pas ! L'important, c'était qu'elle, Lucie, cessât de souffrir.

Le reste, encore une fois, ne comptait pas.

Lucie, à son tour, avait souri. Elle s'était excusée ; elle devait se dépêcher. Yves l'attendait.